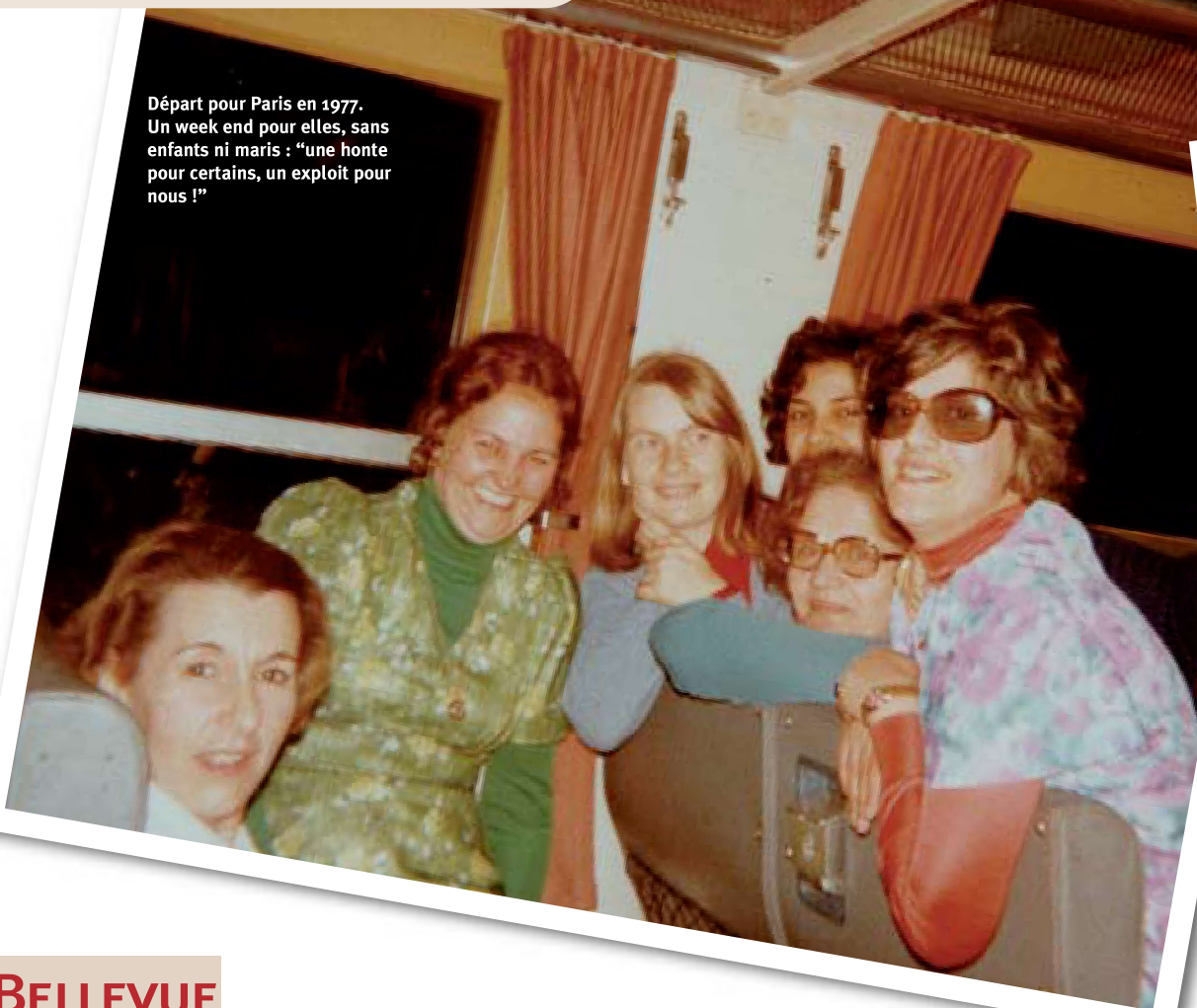


Départ pour Paris en 1977.
Un week end pour elles, sans
enfants ni maris : "une honte
pour certains, un exploit pour
nous !"



BELLEVUE

Les femmes de la rue du Drac

Le Drac est un torrent qui se jette dans l'Isère. C'est aussi la dénomination, prémonitrice peut-être, d'une rue de Bellevue, qui connu dans les années 70 un torrent de solidarité entre des familles d'ouvriers très modestes, entre les femmes particulièrement, des tourbillons d'émancipation quand la vie familiale se vivait dans le collectif des premières HLM, des premières banlieues.

1966 : la première zone d'urbanisation prioritaire (Zup) de Nantes accueille des grandes familles ouvrières pour résoudre la crise de logement et répondre à la demande engendrée par le baby-boom. "La rue du Drac est alors l'une des premières rues du quartier. Les familles, viennent, pour beaucoup d'entre elles, des baraquements du Chêne-des-Anglais", rapporte Marie-France Flahault, à l'époque éducatrice de prévention sur le quartier. Les enfants courent partout. Dans les vingt logements des immeubles 2 et 4, on recense près de cent cinquante gamins. "Plus de six cents dans la rue." Les familles de dix, douze, treize enfants ne sont pas rares. "Je me souviens qu'au rez-de-chaussée de mon immeuble, c'était une famille de dix-huit enfants", confie Lucie Thibault. L'emménagement dans ces logements est synonyme

de confort. "Ce qu'on a apprécié ! Nous n'avions jamais eu de salle de bain", s'exclame Maryse Barat, mère de treize enfants. "Ces familles ont quitté leur "baraquement" pour vivre en HLM. Une nouvelle vie s'ouvre à elles dans un quartier neuf. Mais cela suppose de mettre en place toute une organisation. Exemple : "comment fait-on pour se ravitailler quand on n'a pas de voiture ?", renchérit Marie-France Flahault. Ce peut être également, comment fait-on pour finir le mois quand le seul salaire du mari ne suffit pas ? Des salaires bien maigres, ceux d'ouvriers non qualifiés, dans le bâtiment pour beaucoup. La solidarité féminine se met en place. "Lorsqu'une famille connaissait encore plus de difficultés que les autres, l'une d'entre nous lui apportait du lait, des œufs ou des plats. Nous laissions cela devant sa porte sans lui dire pour ne pas la gêner", se souvient Maryse Barat. "Les allocations familiales passaient entièrement dans la



Cueillettes organisées par les femmes de la rue du Drac, chez les Paysans travailleurs à Saint-Julien-de-Concelles.

“Le terrain de l’aventure” : une lutte de plusieurs années pour obtenir un terrain de jeu pour les enfants.



nourriture. On achetait à crédit aux Dames de France, sinon on n’aurait pas pu.” Et Danielle Chauvin d’ajouter : “Sitôt qu’on avait nos sous, on allait chez Eurodif. Le magasin vendait les chaussettes par dix, c’était avantageux. Après, on se les répartissait.”

“Le local Caf m’a réveillée”. Petit à petit, l’aide se structure avec les travailleurs sociaux et la conseillère en économie sociale de la Caf, Marie-Annick Morin. “Nous sommes aux prémices du travail de prévention dans les banlieues qui sortent tout juste de terre”, poursuit Marie-France Flahault. Les éducateurs de prévention proposent de prendre le relais auprès des mères en accueillant les enfants. Activités football, judo, basket mais aussi camps de vacances à la mer, à la montagne sont mis en place. “Nous frappons à la porte des familles pour échanger avec les parents, établir des liens

de confiance et surtout pour que les pères acceptent de laisser sortir leurs filles.” Quant au travail de la conseillère familiale, il consiste à inviter les femmes à se rencontrer pour partager leur vécu tout en apprenant à accommoder les restes de repas et à raccommoder les vêtements. En somme, l’art de la bonne gestion économe. D’ailleurs, très vite, elles mettent vêtements, poussettes et accessoires de leurs enfants au pot commun avant d’organiser des bourses aux vêtements. “Nous nous prêtions le matériel. Si ce n’était pas neuf, on s’en fichait, du moment que c’était propre”, confie Lucie Thibault.

Une habitante, Maryse Launais, figure éminente du quartier, met son appartement à disposition de ces femmes qui s’organisent avant qu’un local ne leur soit trouvé en 1970 au 10 de la rue du Drac. “Nous y faisons de la cuisine, de la couture. Nous parlions de nos problèmes. J’étais timide, ce lieu m’a

réveillée”, note Danielle Chauvin. Début des années 70, les hommes immigrés qui construisent la Zup, jusqu’alors logés dans des baraquements, font venir femme et enfants dans le cadre du regroupement familial lancé sous Giscard. Quelques familles étrangères s’installent rue du Drac. Des liens se tissent dans les cages d’escalier. “Avec les femmes immigrées, nous échangeons des recettes et des plats. Nous mangions le couscous ensemble. Le local de la Caf fut pour elles aussi un lieu d’émancipation.”

La conquête des libertés. Au grand dam de leurs époux, souvent peu enclins à ces changements, les femmes de la rue du Drac conquièrent leurs libertés. Sur le socle de Mai 68 et du terreau militant du local où se croisent les travailleurs sociaux, les militants de la Confédération syndicale du cadre de vie (aujourd’hui CLCV), la Croix d’or,





Sortie à la mer.

→ la Confédération syndicale des familles, les féministes de SOS Femmes battues, les Paysans travailleurs, les couples de militants associatifs qui mettent un point d'honneur à investir les HLM, elles cheminent et prennent conscience de leurs droits. "Nous vivions le quotidien des habitants et constatons bien souvent un décalage entre les directives de notre conseil d'administration (ndlr : Centre d'action éducative) et ce à quoi nous étions confrontés sur place. Quand un jour fusèrent des questions sur la maternité, j'ai organisé une soirée collective pour expliquer comment on faisait les enfants et surtout comment on ne les faisait pas... J'étais issue d'une famille catholique mais le terrain nous renvoyait à la réalité des gens. Ce n'était pas simple. La pilule et l'avortement étaient encore interdits. Bien que parfois nous dûmes trouver des solutions... pour que dix enfants en dix ans ne soient plus une fatalité", raconte Marie-France Flahault. "C'était une autre époque. Un de mes collègues des Dervallières a même été condamné en 1976 à la prison avec sursis pour avoir donné des préservatifs aux garçons du quartier. L'ayant soutenu, nous avons été vingt-cinq à être licenciés." Pour la première fois, en 1977, quinze femmes, françaises et immigrées, "réalisent l'impossible" : partir à la conquête de la capitale le temps d'un week-end sans les enfants, sans les maris. "Une honte selon certains ! Un exploit pour nous !", confie Maryse Barat. "Certaines d'entre nous n'avaient jamais pris le train, n'étaient jamais sorties de chez elles seules." Danielle confia alors : "Ça me rappelle la maternité". Le seul moment où beaucoup d'entre elles ont pu quitter le foyer.

Le terrain de l'aventure. Entre ces femmes, les liens sont solides et se veulent francs pour avancer ensemble, soudées. Dans le journal qu'elles éditent, une habitante écrit : "Notre originalité, c'est que personne ne joue la comédie à l'autre : "T'as pas de fric, moi non plus. Ton mari picole, le mien aussi". Dans le groupe, rien de caché entre nous. Nous mettons toute notre expérience au service des autres." Ensemble, elles iront cueillir des fraises, des poireaux, des pommes de terre chez les Paysans travailleurs à Saint-Julien-de-Concelles. "À 16 h 30, nous étions revenues. Il ne fallait pas compter sur les maris pour aller chercher les enfants à l'école." Aux côtés de leur conjoint et des travailleurs sociaux, elles lutteront pendant des années pour obtenir un terrain de jeux pour leurs enfants : "le terrain de l'aventure" en 1978. "Nous l'avons obtenu quand Chénard prit la mairie. Les enfants ont même planté des arbres pour mieux les respecter ensuite", ajoute Danielle. "Bien qu'appartenant à la couche populaire de la société, nous sommes quand même capables de réfléchir et de penser, nous aussi. Avec notre langage simple, nous estimons avoir le droit de nous exprimer et de donner notre avis sur tout ce qui concerne la Zup, ses aménagements existants et futurs et leur fonctionnement", lit-on dans le journal du groupe des habitants animateur de la rue du Drac et du quartier daté de mai 1977. De leur vie au quartier, jusqu'à la société, tous les verrous sont levés. Désormais, elles auront leur mot à dire. La solidarité devient le leitmotiv rue du Drac. Discutées lors des réunions des femmes, des initiatives sont reprises par le groupe d'habitants : soutenir la lutte des éduca-

Chanson de la rue du Drac

Sur l'air de "J'ai descendu dans mon jardin"

La rue du Drac veut un jardin
Depuis longtemps luttent les Draciens

Pour planter des arbres, laîère, pour planter
des arbres

Dans cet rue y a qu'des ouvriers
Des Français et des immigrés

Les femmes de la rue se sont groupées
Puis les hommes se sont réveillés

Une longue lutte ils ont mené
D'abord pour le terrain acheter

La Mairie à gauche est tombée
Alors le terrain est gagné

Après démarche et entrevues
Les grands travaux ont commencé

D'abord l'parking pour les voitures
Pour le terrain débarrasser

Ensuite le mur tout bien lissé
Pour pouvoir écrire, dessiner

Dessiner des arbres laîère,
dessiner des arbres

Les enfants ont fait un concours
Pour raconter la vie des arbres

Raconter les arbres laîère,
raconter les arbres

La rue du Drac a son jardin
Le jardin de tous les Draciens

C'est le jardin d'tous les Draciens

Chanson écrite à l'occasion de l'inauguration du terrain de l'aventure en 1978, en présence du maire, Alain Chénard.

teurs, du Mrap, de SOS Femmes battues, de Dubigeon en grève...

Aujourd'hui, ces femmes de la rue du Drac témoignent auprès de l'association d'insertion Arlène, elle-même émanation du local de la Caf, tout comme l'épicerie communautaire et la Bref (Braderie rencontre entraide famille). Ces témoignages seront réunis dans une brochure dont la parution coïncidera avec l'inauguration de l'immeuble de la rue du Drac, futur toit d'associations. Demain, l'ancien appartement de Danielle Chauvin abritera le siège d'Arlène. Le torrent de la rue du Drac n'a pas fini de s'écouler.

CATHERINE LE BRIGAND

Sources : Archives municipales